***Le retour* par Agnieszka Kumor**

Seul à nouveau, je réfléchis.

On peut méditer au sujet de quelque chose que l'on connaît, ou que l'on ne connaît pas, mais que l'on s'efforce de connaître. Mais là... Je me sens comme coupé en plein vol. Quelque chose ne tourne pas rond. Je vois bien que cette angoisse dans laquelle la ville s'abîme depuis tout ce temps (des jours, des semaines, oui, c'est de cela dont je parle) que cette tension qui l'habite, elle est en train de m'envahir, moi aussi ! Peu à peu elle me grignote comme un fruit mûr. Instinctivement, je la repousse.

Au début, je me souviens comme si c'était hier, la ville se montra incrédule, niant avec insouciance qui frôlait la bêtise toute idée du sacrifice de soi. Puis une fois la décision de s'enfermer et de rester chez soi prise, vint la résignation. Complète, profonde, insupportable. Il faut préciser que ma ville est d'ordinaire très excessive, capable de changer du tac au tac. Un jour elle applaudit aux balcons et l'autre, elle dénonce. Je sens quand quelque chose est vrai ou faux. Au bout de quelque temps les balcons se vidèrent, les fenêtres ne s'ouvrirent plus, sauf pour mettre la couette dehors pour l'aérer. Quelques fidèles au poste, c'est tout. Elle me dégoûte, cette ville ingrate. Je la sens triste aussi… Je ne sais pas quoi faire de cela.

Envie féroce de changer de toit. Les parcs et les squares, sont-ils fermés au public ? Oui. Une aubaine pour nous. C’est le moment pour se dégourdir les pattes. Je prends la direction du parc le plus proche dans l’espoir d’y croiser quelques connaissances. J'éprouve un besoin urgent de me retrouver parmi mes semblables. En dépit des apparences, je suis un être sociable...

Ça y est, je sais tout maintenant ! Enfin, ce *tout* représentant des bribes d'information que l'on arrive à soutirer à ceux qui en savent plus que les autres. Rentrés de leur exil hivernal, les vagabonds retrouvèrent les indigènes. Complètement à la ramasse, ceux-là leur apprirent les dernières nouvelles. Un échange de renseignements, fiévreux et chaotique, se poursuivit jusque tard dans la nuit. Difficile d'y voir clair. Un sentiment néanmoins qu'une page se tourne. Il se pourrait qu'il soit là ce grand remplacement qui hante certains humains, ceux qui ont la réponse rapide. Ils ne s'attendirent pas à cela, hein ? Mais nous, qu'avons-nous à y gagner... ?

Je réfléchis à nouveau. Cette fois mes pensées sont plus précises. Ce sentiment de légèreté qui m'envahit chaque jour, et ce plusieurs fois par jour, quand je me mets à chanter, d'où vient-il ? Je ne suis plus fatigué, je dors bien, mange bien, me lève tôt. Avec cette

furieuse envie de bâtir des cathédrales. Une conviction de laisser derrière ce poids incessant qui m’empêchait de croire dans l’avenir. Ho, ce n’est pas de l’eau qui coule dans mes veines !

Nous partageons tous cette liberté soudaine et grisante. Ceux qui rentrent d'Afrique, ceux qui s'aventurent jusqu'en Islande, et qui ont un oncle en Amérique. Partout où ils se trouvent un mal invisible ronge les humains. L'inquiétude, le désespoir, l'abattement les gagnent. Et ils nous foutent la paix, pour une fois...

Je retourne sur mon toit, ragaillardi par un sentiment de haine qui monte subrepticement en moi. Je secoue la tête, comme pour m'en débarrasser, et souris à mes pensées revanchardes. Je pose un regard neuf sur ma ville. Le ciel est clair, je vois au loin. Voilà où te conduisit ton orgueil, lui dis-je, la voix minée par la colère. Tu violas une à une toutes les lois en dépit du bon sens. Maintenant, tu es là, nue et ignorante. Je veux lui parler encore et encore, mais, à ma grande surprise, les mots me manquent et je ne les cherche pas. Ma colère s'évapore. Il ne reste que le chagrin. Je te déteste, ma ville à moi, mais n'aime guère te voir ainsi, mendiante une miette d'espoir. Pourtant, je suis un citadin. Je ne survivrais pas dix jours si elle disparaissait. Nous sommes liés pour le meilleur et pour le pire. En attendant, c'est moi qui prends le meilleur. Et elle ? Elle vit l'un des pires cauchemars de son existence. Sa faiblesse nourrit ma force, son renfermement signifie ma liberté. Le problème c'est que je ne me sens pas pleinement libre si elle ne l'est pas. Se souviendra-t-elle seulement de cette épreuve amère... ?

Le balcon du sixième à gauche reste désespérément vide. Malgré le beau temps, les fenêtres sont fermées, les rideaux tirés. Cela commence sérieusement à m'inquiéter. J'incline la tête, mais ne détecte aucun mouvement à l'intérieur. Je ferme les yeux. Pas de son, non plus. Ce silence n'est pas bon pour sa santé, me dis-je. Je change de position. Et c'est là, dans le creux d'un nuage reflété sur une vitre, que j'aperçois une ombre. Le vieux. Seul encore et toujours, la main posée sur une table à côté de laquelle il avait placé sa chaise. Le tourne-disque doit être quelque part. Jamais il ne voulut se débarrasser de cette vieillerie. « J'aime le grain du disque qui tourne », disait-il en souriant, chaque fois que l'un de ses proches se proposait de lui acheter un de ces trucs modernes. Je le vois maintenant tendre la main vers une étagère, prendre de là une pochette, la regarder, glisser sa main dessus comme pour enlever de la poussière ou caresser le visage de l'artiste que l'on y représenta, la tapoter légèrement, puis la remettre à sa place.

– Nous n'en sommes pas encore là, murmure-t-il.

Cette phrase je ne la comprends pas. Elle me fait peur. […]